

Synopsis :

« MUNYAL » (patience) La culture ne se mange pas

Reportage Photographique de
Yvan GHERMAN

Sahel - Niger - 2006 / 2010

Mon ami, mon frère, j'ai de la peine à te voir ici, en ville, assis sur cette natte pourrie, au milieu des carcasses de voitures qui te servent de refuge. Je repense à la brousse, là où nous avons posé nos corps fatigués, auprès de ta famille, ton troupeau. Finis les grands espaces, la liberté, la vie selon la tradition. Guidée par la nécessité de survivre, ta lente transhumance vers le progrès semble s'arrêter là.

Le jour se lève sur la capitale avec l'appel du muezzin. Au moment de s'agenouiller, je remarque les craquelures sur la plante de ses pieds. De petites tranchées pareilles à la terre desséchée du Sahel. Il est trop tôt pour celui qui n'a plus foi.

Les premiers rayons du soleil commencent à me brûler la peau, et m'obligent à rouvrir les yeux. L'air a changé, le paysage aussi. Plus aucune barrière si ce n'est l'horizon. La longue silhouette d'Hamidou apparaît, le visage fin, enturbanné, les traits durs, le regard doux et fier. Il s'assied près de moi, pose son téléphone portable sur la natte et demande à son fils d'apporter les restes du feu qui a protégé les vaches des esprits malveillants pendant la nuit. Au loin, les bergers rassemblent bruyamment les troupeaux. Une femme nous apporte le lait fraîchement trait. L'amertume du premier thé agresse le corps et s'adoucit au fur et à mesure, un peu comme ces journées passées au Sahel. Je mets mon turban et attache mon bidon de cinq litres à l'épaule. Les femmes chargent les tentes sur leurs ânes et nous partons en formant une longue colonne d'Hommes et de bêtes. En quelques minutes, les bouches s'assèchent et commence le jeu de la patience.

Patience et souffrance. Voilà ce qu'on apprend aux enfants avant même qu'ils ne sachent marcher. Sans ces armes, on ne survit pas longtemps dans le désert. Les kilomètres se succèdent tandis qu'augmente la chaleur. De temps en temps une épine transperce la tong, puis le pied. Je m'arrête pour l'enlever ; à côté de moi, un enfant vomit. Je lui propose des médicaments, il refuse et s'assied à l'ombre d'un arbre. Courageusement, il domine son palu, se relève, et rejoint le reste du convoi. Il faut se concentrer, résister jusqu'au prochain puits en espérant y trouver de l'eau. Le temps s'étire à l'infini, nous marchons depuis des heures. Les visages se décomposent, la nature prend le dessus et inflige aux corps toute sa puissance. Voilà un demi-siècle que les vagues de sécheresse et de famine emportent les vies, déversant en ville les survivants. L'espace se rétrécit lentement sur les nomades au profit de l'agriculture et de la propriété privée, plus bénéfique au développement économique.

Arrivé au puits, les corps fatigués évacuent la chaleur par rafales de sueur. Notre tour venu, Hamidou retrouse ses manches, saisi la corde et y attache un bidon qu'il lance au fond du puit. Un mouvement en avant et en arrière, puis il tire de toutes ses forces pour le ramener jusqu'à lui. Après avoir effectué ce mouvement des dizaines de fois, il me rejoint à l'ombre du seul acacia, enlève son turban et le place sous sa tête en s'allongeant.

« La vie est dure. Auparavant, il suffisait de creuser un peu pour avoir de l'eau ; aujourd'hui, il faut parfois se battre pour l'obtenir. Autrefois, les éleveurs s'entraidaient et, pendant la saison des pluies, il nous arrivait même de donner du lait tellement il était abondant ; désormais, les pis sont secs comme les coeurs, l'insécurité est partout et les gens ne veulent plus vivre ici. Chaque année, nos familles s'éparpillent dans la brousse pour atteindre les villes d'Afrique de l'Ouest. Ils y passent des mois pour vendre du thé, des turbans et garder des maisons. Certains reviennent et achètent quelques bêtes, d'autres restent, mais tu sais : tant qu'il y aura des vaches, il y aura des Wodaabe ».

Il ferme les yeux et s'endort. À son réveil, la prière est finie, les carcasses de voitures sont toujours là, le thé est prêt à être servi. Il me salue et prend le chemin du centre ville.

Ce travail a été réalisé de 2006 à 2010, grâce aux partenaires suivants :

Fondation de France, Mairie de Paris, DRDJS, Crédit Mutuel, Kodak et Survival.

J'ai passé en tout plus d'une année dans le Sahel à la recherche des différents lignages de Peuls Wodaabe. Avec la complicité d'un jeune Wodaabe de mon âge, nomade de cœur, mais résidant dans la rue, à Niamey, nous avons parcouru le pays à la marche.

Un sac pour l'équipement et deux bidons d'eau de cinq litres, un tapis de sol et une paire de tongues. Ce voyage était naïf, inconscient, voir même innocent au tout début.

Mais il m'a permis de rentrer réellement en contact avec ceux dont je voulais partager la vie, éprouver la souffrance pour mieux la retranscrire sans tomber dans le romantisme, ou le misérabilisme. Oui les gens souffrent, et pourtant ils ne font pas de grimace, ne se plaignent pas, n'agressent pas. Ils ont choisis leur mode de vie, et l'acceptent avec la plus grande dignité. Et quand cela devient invivable, alors ils marchent, faisant preuve d'une patience déconcertante et s'adaptent. La sédentarisation montre bien cela. A la fin de ces quatre années, j'ai constaté qu'une partie des Wodaabe rencontrés se tournait vers le business en tout genre, certains arrivant même jusqu'en Europe pour exporter divers produits à forte valeur ajoutée une fois au Niger. Il y en a qui se regroupent en association en espérant recevoir quelques miettes de l'aide internationale et favoriser l'accès à l'éducation, aux soins. Enfin les plus désespérés se radicalisent et s'arment pour se défendre, las de se faire voler leur bétail et de devoir se retrouver sur les terres les plus appauvries. L'aide humanitaire a du mal à se frayer un chemin dans cette zone très instable, et encore plus envers une population en perpétuel mouvement. Dans les prochaines années, si rien n'est fait pour sécuriser cette zone et favoriser le retour des nomades au Sahel, la région pourrait subir de graves déséquilibres écologiques. Car c'est dans cette région que l'on assiste à l'une des catastrophes climatique les plus importantes de ces cinquante dernières années, la baisse des précipitations sans précédent de la mousson africaine.